

Mesdames et messieurs, vous avez, dans ces petits détails, une idée de l'entrain qui régnait dans nos rangs, même aux heures les plus solennelles.

Pour l'attaque, chaque soldat devait avoir le fourniment qui suit: son casque d'acier, deux grenades à mains dans les poches supérieures de sa tunique, des fusées éclairantes et du bengale pour les signaux aux aviateurs, dans les poches inférieures; 120 cartouches dans ses cartouchières et 100 autres dans des bandoulières de coton; deux sacs pour construire des parapets; tout son nécessaire de toilette, des biscuits, deux boîtes de "singe", comme disaient les Poilus, ou de bully-beef, comme nous disions en français des tranchées, etc., dans son sac de côté; et dans le sac qu'il porte sur le dos: un bonnet de laine, une chaufferette, des bas, que nous fournissait le gouvernement et quelquefois nos amis du Canada, les membres du chapitre "Courcelette" (ceux-là, on se les arrachait) une toile de caoutchouc, pour se coucher ou s'envelopper en cas de pluie. Notre pioupiau avait aussi à porter son masque à gaz, deux gourdes pleines d'eau, un outil de tranchée, du fil de fer barbelé, son fusil, sa baïonnette—dont il savait se servir, prenez-en ma parole—et souvent un pique et une pelle.

Et, ici, laissez-moi vous raconter une anecdote: pour distribuer ces piques et ces pelles, on fait défiler les hommes à la file indienne. Les outils sont placés en rang: quatre pelles, puis un pique. Les hommes aiment toujours mieux tomber sur une pelle, qui est moins lourde et moins embarrassante qu'un pique. Or, un jour, un de nos plus joyeux soldats, se trouva à être le cinquième de la file et il tomba sur l'outil impopulaire: "Pique atout", dit-il, "pelle demandée", et il ramassa son pique. Son officier trouva le mot bon, il saisit une pelle et la remit à ce brave, à qui ses souvenirs de cartes avaient rendu service.

Tous les hommes portent cet équipement pour l'attaque, les spécialistes, comme les mitrailleurs, les signaleurs doivent souvent porter, *en plus*, les mitrailleuses, les magasins remplis de cartouches, le fil pour les communications téléphoniques, et, enfin, les pigeons voyageurs. Un pioupiau, renommé pour ses bonnes réparties, disait en contemplant, pour la première fois, tout ce fourniment: "On me prend sûrement pour une mule, moi, on ne me prend pas pour un soldat".

Tout cela pèse bien une centaine de livres. Et lorsqu'on vous racontera encore des charges terribles à la baïonnette, où les hommes enfilèrent dix boches à la minute, vous n'aurez qu'à vous rappeler la liste que je viens de vous donner pour prendre ces histoires. . . . avec un grain de sel, dirait M. Potvin.

* * *

Un mot maintenant du premier hiver que le 22^{ème} passa dans les Flandres. Nous occupions le secteur près du mont Kemmel, autour duquel se sont livrées de sanglantes batailles, dans les dernières phases du grand conflit. Nous étions dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il fallait remplacer les pelotons toutes les vingt-quatre heures, pour empêcher nos soldats de mourir de froid. Les bombardements étaient rares et nos hommes disaient, malgré leurs souffrances: "c'est une belle guerre". Cela ne pouvait durer et, quelques semaines après, nous